

Dans une salle d'attente, dans les transports publics ou parfois même au sein d'une famille rassemblée, la scène est désormais courante : chacun est penché sur son téléphone portable. Ensemble mais tout seul. Solitaire dans le groupe. Dans une salle d'attente, dans les transports publics ou parfois même au sein d'une famille rassemblée, la scène est désormais courante : chacun est penché sur son téléphone portable. Ensemble mais tout seul. Solitaire dans le groupe.

Mais cette solitude est un isolement qui se détourne du groupe physiquement présent pour préférer un groupe virtuel.

Ce qui pourrait passer pour une illustration caricaturale d'une société dans laquelle la *sur*communication est devenue une norme semble malheureusement être l'expression d'un repli sur soi narcissique et du symptôme du vide de la pensée.

Dans les groupes virtuels où chacun est libre de s'exprimer à sa guise, la parole d'un individu se trouve diffusée en public. Elle est ainsi valorisée, même et surtout lorsqu'elle n'a rien à dire. Les échanges dans les groupes virtuels sont des décharges émotionnelles et ne sont pas le lieu du temps long, nécessaire au raisonnement et à l'argumentation. Les psychologues cliniciens qui se sont penchés sur le sujet qualifient cette parole solitaire faussement magnifiée de masturbation narcissique, d'idéalisation du Moi et ces nouveaux rapports à soi et au groupe d'accomplissement de fantasmes pervers, d'exhibitionnisme et de voyeurisme[1].

La solitude dont il est question tout au long de notre propos n'est nullement un isolement hors du groupe humain indifférent à son cheminement pas plus qu'un individualisme exacerbé. Elle se définit comme une distance au sein même du groupe afin de forger une singularité qui vise à irriguer la réflexion du groupe et à le guider dans sa marche en ce monde.

Les individus qui se rassemblent dans un groupe donné adhèrent à un bien commun qui est le motif de la constitution dudit groupe. Et ce bien commun n'est en aucune façon la somme des intérêts individuels de chacun des membres. En conséquence, l'adhésion exige une certaine uniformité d'action et de pensée. De ce point de vue le groupe disqualifie l'individualisme, ce qui est positif. Mais il doit veiller à ne pas éteindre toute prétention à la singularité. Car l'individualiste n'œuvre que pour la satisfaction de ses intérêts et peut, de ce fait, menacer l'intégrité du groupe. L'individu singulier, lui, œuvre à l'intérêt du groupe et non au sien. C'est pourquoi ce dernier doit, en son sein, ménager un espace favorisant la parole d'une singularité.

Cette singularité se bâtit patiemment en conjuguant son mode de pensée sur le temps long. Elle exige de la nuance, de la finesse de réflexion et du silence. Elle nécessite donc de se placer à distance des décharges émotionnelles, du panurgisme et du bruit des caprices sociétaux à la mode auxquels le groupe est susceptible de céder. L'être singulier est un solitaire au sein du groupe à qui il enseigne la patience et lui apprend à orienter son regard vers plus haut que lui-même afin qu'il chemine sereinement.

Il n'est donc pas surprenant que ce solitaire-singulier soit qualifié de marginal par une société qui tient à épouser aveuglément et bêtement les idéologies du moment mises en valeur par les chantages d'une société sans boussole dans laquelle tout se vaut et où l'interchangeabilité est la norme.

Mais pourquoi est-ce que le qualificatif « marginal » suffirait à une décrédibilisation de l'être singulier en l'assimilant à un individu perdu loin du centre des préoccupations du monde ?

Ce terme ne porte pas en lui-même une telle charge dépréciative. Mais ce sont les études sociologiques sur la marginalité abordée exclusivement sous le prisme de l'économie qui en sont, en partie du moins, responsables.

Ainsi, dans de telles études, très intéressantes au demeurant, le marginal est celui qui n'est pas reconnu dans et par son travail, comme participant au bien-être économique d'une société.

Cette reconnaissance est au cœur des travaux d'Axel Honneth, célèbre sociologue allemand dans sa « lutte pour la reconnaissance », qui va jusqu'à conclure que l'absence de cette reconnaissance entrave la possibilité même d'une identité personnelle. L'être qualifié de marginal serait ainsi un être invisible sans identité[2].

Nous tâcherons de démontrer que cette théorie est inapplicable au peuple juif.

D'une part parce que les critères qui établissent l'identité juive sont endogènes et ne sont pas soumis à la reconnaissance d'autrui.

D'autre part en nous servant des travaux de Ricœur dans *Soi-même comme un autre*, qui établit une différence entre identité et ipséité[3].

Toutefois nous ne minimisons pas le fort impact du regard d'autrui sur l'individu juif qui est l'expression de la marginalité dans laquelle est enfermée le peuple juif.

Dans ce contexte particulier, ce qualificatif est sciemment péjoratif puisqu'il ne lit pas la singularité juive telle une intelligence qui féconde une réflexion mais comme un conservatisme incompatible avec le soi-disant progressisme des nouvelles religions sans dieux qui cherchent à étendre leur emprise. La singularité juive est donc perçue par ces dernières comme séditeuse et il faut donc tenter d'éteindre sa voix.

Afin d'encourager l'individualisme pour désolidariser un individu de son groupe d'origine, nous présenterons comment ces idéologies mortifères usent de deux méthodes pour tenter de réaliser leur dessein.

La première consiste à célébrer bruyamment des personnages juifs contemporains ou plus anciens qui ont renié leur héritage ancestral et nourricier. Faisant ainsi miroiter l'illusion d'une reconnaissance réciproque et la fin de la marginalisation dont ils sont frappés en encourageant la constitution de nouveaux groupes qui épouseront les idéaux qui s'inscriront, eux, forcément, dans le « sens de l'Histoire ».

La seconde utilise la méthode critico-historique pour lire les textes bibliques. Des faux experts et des demi-sachant consacrent ainsi leur vie à une obsession : délégitimer les textes fondateurs du judaïsme.

Toute cette agitation pseudo intellectuelle a bien du mal à dissimuler le vide dans lequel elle évolue. Car les idéologies en vogue n'ont aucun projet commun à offrir puisque seul l'individualisme est leur horizon.

Or, une société se fédère autour d'un bien commun et met toutes les forces des individus qui la composent au service d'un projet commun, lui aussi fédérateur. Ces deux éléments sont les facteurs essentiels de la stabilité sociétale et offrent un continuum à l'action humaine. Mais ce faisant, ils constituent, par définition, un renoncement à l'individualisme qui ne peut prétendre se définir

comme bien commun ni comme projet commun. C'est pourquoi ces idéologies vont battre en brèche toute velléité de constitution d'un bien commun fédérateur d'un groupe et d'un collectif et vont contraindre par différents canaux médiatiques, culturels et universitaires, à définir l'individualisme comme projet commun au mépris du plus simple raisonnement.

Quiconque refuse de se prosterner devant sa majesté individualiste est marginalisé et promis à une mort sociale. Ce rebelle à la doxa, qui est simplement un individu qui pense par lui-même, est isolé. L'individu qui réfléchit et possède un esprit critique se retrouve ainsi solitaire dans une assemblée de moutons de Panurge.

Mais nous verrons que les textes bibliques s'inscrivent en faux contre la confusion malveillante qui tire un trait d'égalité entre marginal, solitaire et isolé et refusent la connotation péjorative de la marginalité. Car par sa singularité, le solitaire continue d'œuvrer pour assurer une stabilité, un continuum et une transmission.

Or, ces termes sont incompatibles avec les dogmes nouveaux qui promeuvent l'éradication de l'antériorité afin d'asseoir durablement le mythe d'un humain auto-engendré. Ils vont donc, avec cynisme, utiliser la marginalité en pervertissant sa définition et la dénommer discrimination et assimiler toute discrimination à une injustice. Quant aux différences entre individus, elles sont logiquement considérées comme autant d'inégalités.

Ayant ainsi créé un langage idéologique nouveau, ils peuvent appeler à l'avènement de la religion égalitariste qui elle seule est en mesure de mettre un terme au triptyque discrimination-injustice-inégalité, puisqu'elle impose de placer tous les individus à égalité dans tous les domaines possibles et imaginables. L'individu devient alors l'aune à laquelle tout doit être mesuré. L'individualisme devient ainsi projet de société.

Il va alors se heurter au réel qui contrarie sa démarche arrogante. Qu'à cela ne tienne, il va l'invisibiliser, le torde ou le détruire en se complaisant, toute honte bue, dans la promotion du consumérisme tout en défendant dans le même mouvement la préservation des ressources de la planète ou encore investir l'école en défendant le nivellement par le bas au mépris de l'apprentissage de l'esprit critique et de l'intelligence.

Le déni du réel et les contradictions inhérentes à sa démarche démasquent le dogmatisme sectaire de l'égalitarisme.

Le solitaire-singulier qui refuse cette nouvelle grammaire perversie du monde est donc un ennemi déclaré du « progrès ».

Le judaïsme se rit des étiquettes attribuées par les avatars de l'égalitarisme, tels le wokisme et le progressisme, pour disqualifier toute opposition et ne considère pas les différences entre individus comme des discriminations ou les inégalités telles des injustices. Il rassemble toutes les disparités, qualités, défauts et aptitudes autour d'un bien commun constitué par son héritage et inclut toute personnalité dans ses différences qui se doivent d'œuvrer pour son projet commun qui vise à identifier les écueils et les fourvoiements pour éviter au collectif de s'y abîmer, en préservant l'intégrité d'une humanité fragile afin de lui assurer un cheminement serein.

Sa singularité lui est donc précieuse. Et ainsi que nous l'avons souligné au début de notre propos, elle ne peut se bâtir dans le vacarme des décharges émotionnelles et du prêt-à-penser idéologique qui font l'économie de l'intelligence et de la raison.

C'est pourquoi elle a besoin de solitude. C'est-à-dire de distanciation, afin de construire une pensée singulière propre à servir le groupe. La singularité n'est pas un synonyme d'arrogance mais une charge, un devoir envers autrui.

Elle nécessite donc du courage et de la force de caractère pour résister aux sirènes des dogmes qui militent pour une destruction de l'humanité pour laquelle, elle, au contraire, choisit d'œuvrer à son intégrité.

Mais cette charge peut se muer en fardeau dès lors que l'héritage ancestral, guide du peuple juif depuis trois millénaires, est considéré comme encombrant.

Encombrant, lorsque l'individualisme a réussi à trouver un écho en l'être juif qui place désormais en priorité de vie l'épanouissement de son individualité. Le judaïsme étant un univers juridique contraignant puisqu'il vise à la préservation du collectif, le juif épuisé va décorréliser sa judéité de son judaïsme. Ce non-sens dans les termes entérine l'impasse de la transmission du judaïsme, acte l'établissement d'une nouvelle religion et in fine, signe la disparition en trois ou quatre générations de cet individu de la mémoire de ce qui était son peuple.

Cette résistance à la construction d'une singularité juive démontre à quel point elle est exigeante. C'est pourquoi les textes du judaïsme sont extrêmement lucides quant à la tentation du solitaire-singulier de prendre congé de ses semblables, lorsque ces derniers considèrent que l'intelligence n'est pas un bien précieux et résistent à l'apprentissage à l'élévation du regard vers autre chose que leur nombril.

Les maîtres de la Torah réprouvent vivement l'isolement au prétexte de singularité, puisque, tout à l'opposé de l'individualisme, la singularité juive est constitutive de l'être-pour-autrui.

Entre le repli sur soi et une parole inaudible, ils vont proposer une voie médiane qui consiste à choisir ceux avec qui le partage serait possible et donc fécond.

Un des critères de ce choix réside dans la capacité à faire silence en soi et à l'accueillir tel un présent inestimable. C'est alors que le solitaire exprime pleinement sa solidarité envers autrui.

Le devoir de solitude et l'exigence de solidarité forgent le concept de *solitarité* qui exprime la capacité à être « tout seul ensemble ».

[1] Guiche, D. (2018), *Illusion groupale virtuelle*. Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe, n° 70(1), 35-45. Guiche, D. et Lecourt, É. (2013). *Du narcissisme ou le symptôme de la virtualité*. Connexions, n° 100(2), 99-109.

[2] Honneth A. *La lutte pour la reconnaissance*, 1992, Éd. du Cerf, 2000 pour la traduction française, Gallimard, Essais Folios, 2013.

[3] Ricœur P. *Soi-même comme un autre*, Points, 2015 et le troisième tome de *Temps et récits*, Seuil, 1991.

Mais cette solitude est un isolement qui se détourne du groupe physiquement présent pour préférer un groupe virtuel.

Ce qui pourrait passer pour une illustration caricaturale d'une société dans laquelle la *sur*communication est devenue une norme semble malheureusement être l'expression d'un repli sur soi narcissique et du symptôme du vide de la pensée.

Dans les groupes virtuels où chacun est libre de s'exprimer à sa guise, la parole d'un individu se trouve diffusée en public. Elle est ainsi valorisée, même et surtout lorsqu'elle n'a rien à dire. Les échanges dans les groupes virtuels sont des décharges émotionnelles et ne sont pas le lieu du temps long, nécessaire au raisonnement et à l'argumentation. Les psychologues cliniciens qui se sont penchés sur le sujet qualifient cette parole solitaire faussement magnifiée de masturbation narcissique, d'idéalisation du Moi et ces nouveaux rapports à soi et au groupe d'accomplissement de fantasmes pervers, d'exhibitionnisme et de voyeurisme[1].

La solitude dont il est question tout au long de notre propos n'est nullement un isolement hors du groupe humain indifférent à son cheminement pas plus qu'un individualisme exacerbé. Elle se définit comme une distance au sein même du groupe afin de forger une singularité qui vise à irriguer la réflexion du groupe et à le guider dans sa marche en ce monde.

Les individus qui se rassemblent dans un groupe donné adhèrent à un bien commun qui est le motif de la constitution dudit groupe. Et ce bien commun n'est en aucune façon la somme des intérêts individuels de chacun des membres. En conséquence, l'adhésion exige une certaine uniformité d'action et de pensée. De ce point de vue le groupe disqualifie l'individualisme, ce qui est positif. Mais il doit veiller à ne pas éteindre toute prétention à la singularité. Car l'individualiste n'œuvre que pour la satisfaction de ses intérêts et peut, de ce fait, menacer l'intégrité du groupe. L'individu singulier, lui, œuvre à l'intérêt du groupe et non au sien. C'est pourquoi ce dernier doit, en son sein, ménager un espace favorisant la parole d'une singularité.

Cette singularité se bâtit patiemment en conjuguant son mode de pensée sur le temps long. Elle exige de la nuance, de la finesse de réflexion et du silence. Elle nécessite donc de se placer à distance des décharges émotionnelles, du panurgisme et du bruit des caprices sociétaux à la mode auxquels le groupe est susceptible de céder. L'être singulier est un solitaire au sein du groupe à qui il enseigne la patience et lui apprend à orienter son regard vers plus haut que lui-même afin qu'il chemine sereinement.

Il n'est donc pas surprenant que ce solitaire-singulier soit qualifié de marginal par une société qui tient à épouser aveuglément et bêtement les idéologies du moment mises en valeur par les chantes d'une société sans boussole dans laquelle tout se vaut et où l'interchangeabilité est la norme.

Mais pourquoi est-ce que le qualificatif « marginal » suffirait à une décrédibilisation de l'être singulier en l'assimilant à un individu perdu loin du centre des préoccupations du monde ?

Ce terme ne porte pas en lui-même une telle charge dépréciative. Mais ce sont les études sociologiques sur la marginalité abordée exclusivement sous le prisme de l'économie qui en sont, en partie du moins, responsables.

Ainsi, dans de telles études, très intéressantes au demeurant, le marginal est celui qui n'est pas reconnu dans et par son travail, comme participant au bien-être économique d'une société.

Cette reconnaissance est au cœur des travaux d'Axel Honneth, célèbre sociologue allemand dans sa « lutte pour la reconnaissance », qui va jusqu'à conclure que l'absence de cette reconnaissance entrave la possibilité même d'une identité personnelle. L'être qualifié de marginal serait ainsi un être invisible sans identité[2].

Nous tâcherons de démontrer que cette théorie est inapplicable au peuple juif.

D'une part parce que les critères qui établissent l'identité juive sont endogènes et ne sont pas soumis à la reconnaissance d'autrui.

D'autre part en nous servant des travaux de Ricœur dans *Soi-même comme un autre*, qui établit une différence entre identité et ipséité[3].

Toutefois nous ne minimisons pas le fort impact du regard d'autrui sur l'individu juif qui est l'expression de la marginalité dans laquelle est enfermée le peuple juif.

Dans ce contexte particulier, ce qualificatif est sciemment péjoratif puisqu'il ne lit pas la singularité juive telle une intelligence qui féconde une réflexion mais comme un conservatisme incompatible avec le soi-disant progressisme des nouvelles religions sans dieux qui cherchent à étendre leur emprise. La singularité juive est donc perçue par ces dernières comme séditeuse et il faut donc tenter d'éteindre sa voix.

Afin d'encourager l'individualisme pour désolidariser un individu de son groupe d'origine, nous présenterons comment ces idéologies mortifères usent de deux méthodes pour tenter de réaliser leur dessein.

La première consiste à célébrer bruyamment des personnages juifs contemporains ou plus anciens qui ont renié leur héritage ancestral et nourricier. Faisant ainsi miroiter l'illusion d'une reconnaissance réciproque et la fin de la marginalisation dont ils sont frappés en encourageant la constitution de nouveaux groupes qui épouseront les idéaux qui s'inscriront, eux, forcément, dans le « sens de l'Histoire ».

La seconde utilise la méthode critico-historique pour lire les textes bibliques. Des faux experts et des demi-sachant consacrent ainsi leur vie à une obsession : délégitimer les textes fondateurs du judaïsme.

Toute cette agitation pseudo intellectuelle a bien du mal à dissimuler le vide dans lequel elle évolue. Car les idéologies en vogue n'ont aucun projet commun à offrir puisque seul l'individualisme est leur horizon.

Or, une société se fédère autour d'un bien commun et met toutes les forces des individus qui la composent au service d'un projet commun, lui aussi fédérateur. Ces deux éléments sont les facteurs essentiels de la stabilité sociétale et offrent un continuum à l'action humaine. Mais ce faisant, ils constituent, par définition, un renoncement à l'individualisme qui ne peut prétendre se définir comme bien commun ni comme projet commun. C'est pourquoi ces idéologies vont battre en brèche toute velléité de constitution d'un bien commun fédérateur d'un groupe et d'un collectif et vont contraindre par différents canaux médiatiques, culturels et universitaires, à définir l'individualisme comme projet commun au mépris du plus simple raisonnement.

Quiconque refuse de se prosterner devant sa majesté individualiste est marginalisé et promis à une mort sociale. Ce rebelle à la doxa, qui est simplement un individu qui pense par lui-même, est isolé. L'individu qui réfléchit et possède un esprit critique se retrouve ainsi solitaire dans une assemblée de moutons de Panurge.

Mais nous verrons que les textes bibliques s'inscrivent en faux contre la confusion malveillante qui tire un trait d'égalité entre marginal, solitaire et isolé et refusent la connotation péjorative de la

marginalité. Car par sa singularité, le solitaire continue d'œuvrer pour assurer une stabilité, un continuum et une transmission.

Or, ces termes sont incompatibles avec les dogmes nouveaux qui promeuvent l'éradication de l'antériorité afin d'asseoir durablement le mythe d'un humain auto-engendré. Ils vont donc, avec cynisme, utiliser la marginalité en pervertissant sa définition et la dénommer discrimination et assimiler toute discrimination à une injustice. Quant aux différences entre individus, elles sont logiquement considérées comme autant d'inégalités.

Ayant ainsi créé un langage idéologique nouveau, ils peuvent appeler à l'avènement de la religion égalitariste qui elle seule est en mesure de mettre un terme au triptyque discrimination-injustice-inégalité, puisqu'elle impose de placer tous les individus à égalité dans tous les domaines possibles et imaginables. L'individu devient alors l'aune à laquelle tout doit être mesuré. L'individualisme devient ainsi projet de société.

Il va alors se heurter au réel qui contrarie sa démarche arrogante. Qu'à cela ne tienne, il va l'invisibiliser, le torde ou le détruire en se complaisant, toute honte bue, dans la promotion du consumérisme tout en défendant dans le même mouvement la préservation des ressources de la planète ou encore investir l'école en défendant le nivellement par le bas au mépris de l'apprentissage de l'esprit critique et de l'intelligence.

Le déni du réel et les contradictions inhérentes à sa démarche démasquent le dogmatisme sectaire de l'égalitarisme.

Le solitaire-singulier qui refuse cette nouvelle grammaire pervertie du monde est donc un ennemi déclaré du « progrès ».

Le judaïsme se rit des étiquettes attribuées par les avatars de l'égalitarisme, tels le wokisme et le progressisme, pour disqualifier toute opposition et ne considère pas les différences entre individus comme des discriminations ou les inégalités telles des injustices. Il rassemble toutes les disparités, qualités, défauts et aptitudes autour d'un bien commun constitué par son héritage et inclut toute personnalité dans ses différences qui se doivent d'œuvrer pour son projet commun qui vise à identifier les écueils et les fourvoiements pour éviter au collectif de s'y abîmer, en préservant l'intégrité d'une humanité fragile afin de lui assurer un cheminement serein.

Sa singularité lui est donc précieuse. Et ainsi que nous l'avons souligné au début de notre propos, elle ne peut se bâtir dans le vacarme des décharges émotionnelles et du prêt-à-penser idéologique qui font l'économie de l'intelligence et de la raison.

C'est pourquoi elle a besoin de solitude. C'est-à-dire de distanciation, afin de construire une pensée singulière propre à servir le groupe. La singularité n'est pas un synonyme d'arrogance mais une charge, un devoir envers autrui.

Elle nécessite donc du courage et de la force de caractère pour résister aux sirènes des dogmes qui militent pour une destruction de l'humanité pour laquelle, elle, au contraire, choisit d'œuvrer à son intégrité.

Mais cette charge peut se muer en fardeau dès lors que l'héritage ancestral, guide du peuple juif depuis trois millénaires, est considéré comme encombrant.

Encombrant, lorsque l'individualisme a réussi à trouver un écho en l'être juif qui place désormais en priorité de vie l'épanouissement de son individualité. Le judaïsme étant un univers juridique contraignant puisqu'il vise à la préservation du collectif, le juif épuisé va décorrélérer sa judéité de son judaïsme. Ce non-sens dans les termes entérine l'impasse de la transmission du judaïsme, acte l'établissement d'une nouvelle religion et in fine, signe la disparition en trois ou quatre générations de cet individu de la mémoire de ce qui était son peuple.

Cette résistance à la construction d'une singularité juive démontre à quel point elle est exigeante. C'est pourquoi les textes du judaïsme sont extrêmement lucides quant à la tentation du solitaire-singulier de prendre congé de ses semblables, lorsque ces derniers considèrent que l'intelligence n'est pas un bien précieux et résistent à l'apprentissage à l'élévation du regard vers autre chose que leur nombril.

Les maîtres de la Torah réprouvent vivement l'isolement au prétexte de singularité, puisque, tout à l'opposé de l'individualisme, la singularité juive est constitutive de l'être-pour-autrui.

Entre le repli sur soi et une parole inaudible, ils vont proposer une voie médiane qui consiste à choisir ceux avec qui le partage serait possible et donc fécond.

Un des critères de ce choix réside dans la capacité à faire silence en soi et à l'accueillir tel un présent inestimable. C'est alors que le solitaire exprime pleinement sa solidarité envers autrui.

Le devoir de solitude et l'exigence de solidarité forgent le concept de *solitarité* qui exprime la capacité à être « tout seul ensemble ».

[1] Guiche, D. (2018), *Illusion groupale virtuelle*. Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe, n° 70(1), 35-45. Guiche, D. et Lecourt, É. (2013). *Du narcissisme ou le symptôme de la virtualité*. Connexions, n° 100(2), 99-109.

[2] Honneth A. *La lutte pour la reconnaissance*, 1992, Éd. du Cerf, 2000 pour la traduction française, Gallimard, Essais Folios, 2013.

[3] Ricœur P. *Soi-même comme un autre*, Points, 2015 et le troisième tome de *Temps et récits*, Seuil, 1991.